Document généré le 24 avr. 2024 15:36

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Vers quoi Cuba danse-t-il?

Laurent Laplante

Numéro 54, décembre 1993, janvier–février 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/19538ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laplante, L. (1993). Vers quoi Cuba danse-t-il? *Nuit blanche*, (54), 59–59.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

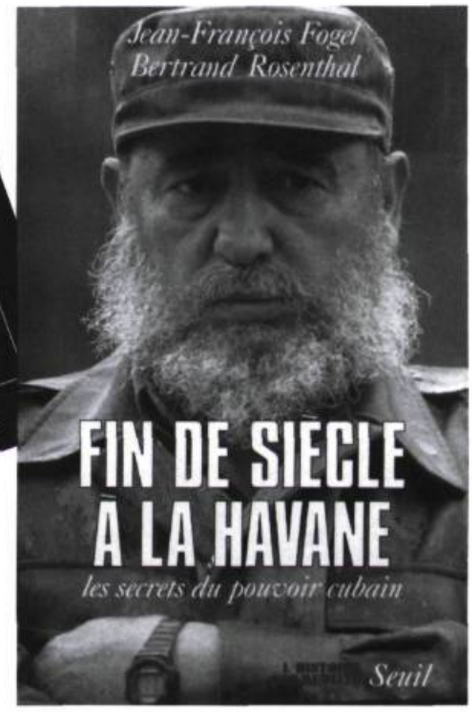
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Vers quoi Cuba danse-t-il ?

L'aventure révolutionnaire de Fidel Castro débuta en 1953. Les «barbudos» (les barbus) triomphent et s'installent, en 1959, à La Havane. Fidel, le nouveau chef du Gouvernement, déclarait alors : «Pas de pain sans liberté, pas de liberté sans pain». Aujourd'hui, les boutiques d'État manquent de produits de première nécessité, les étalages sont vides. Cependant Cuba cherche sa propre voie de développement économique et les Cubains pourront, à la suite de mesures prises par leur gouvernement, détenir des devises étrangères. Cuba, en crise, pose-t-il les premiers jalons d'un néo-socialisme? Sur ce Cuba, au fond peu connu, notre collaborateur, Laurent Laplante, nous apporte des éléments de compréhension en commentant un roman qui a pour cadre le Cuba d'avant Castro et un essai qui dissèque la période castriste.



Le Cuba qu'Eduardo Manet laisse vibrer et danser devant nous appartient à la période charnière qui s'insère entre la fin toute relative du contrôle américain sur l'île (1934) et l'arrivée de Castro (1959). Fin des années 40, «l'île du lézard vert»[1] jouit si bien de la vie et permet tellement d'inattendu qu'on y afflue de partout, chacun et chacune trouvant dans le climat cubain, dans tous les sens du terme, l'occasion d'aller au bout de soi. La Fédération des étudiants universitaires, cet incubateur du communisme cubain et de ses durables élites, accueille tous les types d'apprentis-sorciers. La vie sociale, permissive et bigarrée, salue, couve ou transforme les puceaux aussi bien que les «femmes d'expérience». À peine sent-on, dans ce roman à la mémoire d'un Cuba révolu, mais si attachant, un lourd parfum de fleurs tropicales d'autant plus flamboyantes que les guette la décomposition. L'auteur sent et dit bien cette atmosphère.

Le Cuba précastriste ressuscité par Eduardo Manet prend un relief passablement troublant si l'on porte ensuite sur «l'île du lézard vert» le regard moderne et presque clinique de l'enquête journalistique. ***Fin de siècle à La Havane, Les secrets du pouvoir cubain***[2] ne laisse, en effet, subsister que fort peu de choses du rêve castriste. Même la grandeur morale, cette vertu politique que la gauche a souvent brandie comme une exclusivité, n'est plus au rendez-vous. Comment y serait-elle quand, selon toutes probalités, le financement par la drogue a bénéficié d'autorisations infiniment proches du *lider supremo*? Quand le peloton d'exécution semble obéir à une volonté de secret plus qu'à un souci de justice? Une fois de plus, la révolution dévore ses enfants.

Nulle part dans cet énorme ouvrage, le ton ne devient pourtant celui de l'hallali. Castro n'est pas un ennemi à abattre. Cuba n'est pas non plus présenté ni le peuple cubain comme irrévocablement voués à la misère ou à la dépression. Victime à la fois d'un socialisme trop soviétique pour une culture plus débridée, d'une politique américaine inutilement sadique et du vieillissement de ses élites, Cuba est, en effet, passé si près d'une honnête réussite socio-politique que son peuple s'en sait désormais capable. Cela, les auteurs le font correctement ressortir. Tout en procédant à l'examen sans concession de mille agiotages et des plus folles planifications, ils notent donc, avec ce qui ressemble à une sincère affection, que les Cubains savent et sauront toujours apprendre de leurs excès, rêver, rire. Et danser. ■

par Laurent Laplante

1. ***L'île du lézard vert***, par Edouardo Manet, Flammarion, 1992, 403 p.; 37,95 $.
2. ***Fin de siècle à La Havane, Les secrets du pouvoir cubain***, par Jean-François Fogel et Bertrand Rosenthal, «L'histoire immédiate», Seuil, 1993, 611 p.; 39,95 $.